



## Risque de rupture, par Vincent Montagne

*« Le plus beau risque de ma vie a été la bonté. »*

Témoignage Risque de chance, le 18/07/2019 à Paris, de Vincent Montagne, entrepreneur, PDG de Média Participations, président de l'association de la chaîne KTO, président du Syndicat national de l'édition.

*Peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?*

S'il est un risque que je me suis attaché à prendre, pendant ces trente années d'édition, c'est de mettre chaque jour à profit pour faire des rencontres nouvelles. Mon métier m'y incite par définition. Un livre, c'est un prototype. Chaque livre est une histoire nouvelle. Personne ne peut savoir à l'avance si le livre convaincra son lecteur. Donc, ce sont d'abord des rencontres avec des auteurs, et notre métier d'éditeur est d'abord de provoquer la rencontre entre un auteur et ses lecteurs. Le résultat étant imprévisible, c'est une richesse qui conduit à l'humilité.

En tant que patron d'entreprise, vous devez faire des budgets avec vos éditeurs. La question est : « Comment les interroger dans leurs choix éditoriaux sans les déstabiliser ? » Car si, en tant que patron, vous émettez un doute sur leurs lancements de titres, c'est la catastrophe. Vous avez en face de vous quelqu'un qui ne sait pas à l'avance si son livre va réussir. Si,

en plus, vous manifestez votre inquiétude, comment voulez-vous qu'il ne panique pas ? Donc, l'une des choses qui font la richesse de ce métier, c'est que la prise de risque y est totale, permanente, quotidienne. Je me souviens d'un éditeur important de littérature racheté par un nouvel entrant dans le secteur qui lui disait : « Faites-moi un budget précis. Je veux savoir les livres que l'on va publier en fin d'année. » L'éditeur mettait de faux titres, car il nous disait : « Je n'en sais rien. Je sais simplement que chaque année j'aurai trois ou quatre titres qui me permettront de réussir le budget de mon année. » Il évoluait donc dans un budget qui ne correspondait à rien sur les nouveautés. C'est typique de la littérature générale.

La problématique est un peu différente pour la bande dessinée. Quand on sort un Lucky Luke ou un Blake et Mortimer, on sait que l'on a un potentiel très important. En BD, on essaie de combattre les aléas par des phénomènes de série, de collection. Mais dans tous les cas la prise de risque est le caractère essentiel de notre métier, probablement plus que tout autre. La presse a une récurrence périodique, donc des variations qui sont très différentes. L'édition est un métier à risque qui conduit naturellement à l'humilité. Quand vous achetez un livre, neuf fois sur dix vous vous foutez complètement de l'éditeur. Vous regardez le titre et l'auteur. Et quand c'est de la bande dessinée, vous regardez le héros. Même l'auteur peut disparaître derrière son héros ! Cette vision-là vous fait comprendre que l'éditeur est un passeur. À coup sûr, s'il perdait cette logique artisanale, il disparaîtrait, parce qu'il sortirait de sa vocation. Sa vocation, c'est d'accueillir l'auteur avec le regard du professionnel qui peut être parfois dur et rigoureux. Comment permettre à un auteur d'être le meilleur ? Leïla Slimani, qui a publié chez Gallimard *Chanson douce*<sup>112</sup>, raconte elle-même ce dialogue avec son éditeur : « Leïla, ton premier chapitre est formidable. — Ah, super ! Et la suite ? — Leïla, ton premier chapitre est formidable. » Elle comprend le message. Derrière, après avoir réécrit de nombreux passages, elle sera prix Goncourt. Un auteur a forcément des proches qui lui disent : « Écoute, laisse tomber, ce que tu fais n'est pas bon », ou au contraire : « C'est formidable vas-y, vas-y. » Le jugement le plus objectif vient du professionnel. Il ne peut être que dans l'humilité, l'accompagnement, le respect et aussi la vision long terme qui fera croître l'œuvre de son auteur. C'est ainsi qu'il fait naître en cet auteur un accomplissement. Tous les grands auteurs ont commencé avec un premier titre pour lequel un éditeur

112. SLIMANI, Leïla, *Chanson douce*, Gallimard, 2018, p.58.

a cru en eux. Cet accompagnement n'est pas mécanique. C'est parfois l'histoire d'une relation un peu fusionnelle.

*Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation? Dans cette mission d'éditeur dont tu parlais, ou peut-être au-delà?*

La culture est fantastique, mais c'est une plante fragile. Un livre, c'est fragile. Il y a le livre de toute une vie. Il y a un auteur qui va écrire un seul livre, alors que d'autres en publient trois ou quatre par an. Cela ne veut pas dire que celui qui a écrit un seul livre dans sa vie n'est pas intéressant. Prenez George Orwell et son *1984*<sup>113</sup>. C'est un livre qu'il a écrit en 1948, 84 étant 48 inversé. Or il est mort en 1951. Le livre qui l'a fait connaître de façon planétaire n'a été publié qu'après sa mort. Mais c'était l'aboutissement de toute sa vie de journaliste, des constats qu'il avait faits. Quand on lit son histoire, régulièrement on retrouve ces commentaires : « Bon, c'est très bien, continue tes articles, mais quant à écrire des livres, ce n'est pas très intéressant. » Même si on ne le lui disait pas, c'était le constat. Comment imaginer que Frédéric Mistral né dans un petit village provençal va devenir prix Nobel de littérature en 1904<sup>114</sup>? Que se passe-t-il pour que ce petit garçon devienne un jour un auteur, puis une star? On peut poser les mêmes questions pour n'importe quel auteur. Nous avons aujourd'hui un auteur américain de moins de 50 ans qui a déjà publié à 200 millions d'exemplaires. Donc toute aventure est unique, mais elle s'inscrit dans le temps.

Il y a un chiffre qui me fascine. Il a été établi par le National Endowment for the arts, en analysant le vote des quatre dernières élections présidentielles américaines. Entre les gens qui lisent et ceux qui ne lisent pas, la différence dans l'exercice de leur droit de vote est de 30 %. Oui, il y a 30 points d'écart entre les lecteurs habituels et les autres pour se rendre aux urnes. Pourquoi? Parce que la lecture, année après année, forge votre jugement, votre liberté intérieure, et vous donne la capacité de l'exprimer. C'est considérable. À la différence de l'image, qui peut davantage vous enfermer, vous enserrer dans un jugement préformaté, parce qu'elle s'impose à votre regard, la lecture sollicite votre propre imaginaire. En outre, cette puissance-là

---

113. ORWELL, George, *1984*, Gallimard, 1948.

114. Frédéric Mistral reçoit le prix Nobel pour son livre *Mirèio (Mireille)*, écrit en langue provençale et publié par J. Roumanille en 1859.

s'inscrit dans le temps. Chacun a en tête un livre de son adolescence qui l'a marqué profondément et peut-être transformé. Ce phénomène est unique pour chaque personne. On publie des tas de livres. C'est un peu comme si l'on jetait des bouteilles à la mer... Et puis chacun va se saisir d'un livre, quelquefois seulement d'une phrase. Prenez ce livre qui a traversé les millénaires et qui est le plus vendu au monde, c'est-à-dire la Bible : vous avez beau avoir lu et relu des textes de l'Évangile, vous arrivez un jour à une phrase qui vous saute au visage et qui deviendra peut-être la phrase de votre vie. Vous trouverez des phrases chez Victor Hugo qui ont cet effet. La capacité d'un auteur de ciseler des phrases comme cela est phénoménale.

Il y a un test que je trouve toujours remarquable. Vous prenez un dictionnaire et si vous tournez les pages, vous avez une multitude de mots et vous pouvez vous y perdre. Quand vous tapez un mot sur internet, au bout de la cinquième lettre, grosso modo, le mot que vous vouliez est devant vous. Et si vous tapez trois mots, à 99 % vous tombez sur une expression unique dans l'histoire de l'humanité, quelle que soit la langue que vous employez. Cela vous fait comprendre la puissance de l'écrit, la richesse incroyable de cette prise en main par les mots qui vous donne une distance par rapport au monde. Vous êtes à mi-chemin entre les faits, la réalité qui résiste à notre analyse, mais qu'il faut prendre en considération, et la distance que permet la vision englobante de l'homme. Ce que Hegel appelle « l'esprit scientifique européen » par exemple – mais on pourrait en citer dans d'autres civilisations –, et qui vous donne cette distance par rapport aux faits. On dit souvent que « les faits sont têtus ». Cela veut dire que les faits sont au moins aussi forts que l'analyse que nous en faisons pour transformer le monde. Donc, toute notre vie est un va-et-vient entre le réel et la conscience que nous en avons. Le mot *crisis* illustre cela. Il n'y a pas de crise qui ne vous donne un diagnostic précis de ce qu'il faut faire, à condition d'accepter le réel. Si vous avez l'humilité de garder les pieds sur le sol et de regarder d'abord comment vous transformer vous-même !

*Donc, Vincent, peut-on dire que votre mission est de publier la parole des autres ?*

Oui, c'est assez bien résumé. Rares sont les éditeurs qui écrivent eux-mêmes. Être éditeur est un métier fantastique, que j'ai découvert petit à petit. Quand Joann Sfar vient nous voir pour nous dire : « J'ai une histoire extraordinaire à vous proposer. C'est l'histoire d'un chat qui parle, car il a

avalé un perroquet. Il parle à un rabbin au xixe siècle en Algérie et cela va être fantastique. » L'éditeur se dit : « Ouais, c'est bien ton truc, mais j'ai du mal à voir le potentiel. » C'est la force de l'éditeur d'accepter de prendre le risque de le faire. Et cela donne *Le Chat du rabbin*<sup>115</sup>, Prix d'Angoulême, et magnifique best-seller ! Ce qui compte, c'est ce que porte un auteur. Il a une parole, une puissance, une force qu'il faut savoir entendre.

*Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?*

Je ne sais pas trop. C'est une question assez difficile, car chacun a son tempérament. Moi, j'ai un tempérament naturellement tourné vers les autres. Je n'y peux rien. C'est une qualité que j'ai, que j'ai su développer. J'ai la vitalité qu'il faut pour « faire ». J'ai toujours, toujours entrepris. Sincèrement, il faut rendre grâce. Je ne serai pas celui qui va creuser un sillon extrêmement profond, comme un chercheur, par exemple. Je suis un être à capteur. Un éditeur est quelqu'un qui est tourné vers les autres et qui s'intéresse à ce qui est changeant, innovant. Il ne peut pas fonctionner s'il n'aime pas les gens qu'il rencontre, les auteurs en particulier. Un auteur, c'est un peu le contraire : c'est quelqu'un qui a une idée, qui la creuse, qui la creuse de plus en plus. Il est capable de raconter une série en bande dessinée sur dix, vingt ou trente titres, d'aller puiser au fond de lui-même la ressource de construire des scénarii qu'il n'a pas forcément inventés au départ. Il a cela en lui et il le construit. Il faut lui faire confiance, et il faut qu'il trouve cette relation personnelle avec un éditeur.

J'ajouterai une chose. Je suis un éditeur, mais je suis surtout un patron de groupe d'entreprises. Ma principale tâche est de donner confiance aux gens pour qu'ils deviennent eux-mêmes des patrons. C'est vrai de tout le monde, pas uniquement des éditeurs. Chacun dans sa responsabilité personnelle immédiate, quotidienne, doit être un patron. Il doit avoir l'œil responsable. C'est-à-dire la passion de s'accomplir en accomplissant ce qu'on lui demande dans le cadre d'une entreprise. Si vous n'avez pas cette vision-là en tant que dirigeant, vous ne construisez pas l'épanouissement de chaque personne. Or chaque personne est unique. J'ai un bel exemple à l'esprit. Un jour, on embauche un directeur éditorial à Bruxelles. Il vient d'une école de commerce, donc pourquoi devenir éditeur ? Il pourrait être un bon gestionnaire. Mais voilà : il est passionné. En tant que directeur

115. SFAR, Joann, *Le Chat du rabbin*, Dargaud, 2015, p. 60.

éditorial, il s'intéresse aux plus grands auteurs de la maison et que va-t-il devenir? Scénariste. Il y a en effet un moment où l'idée ne suffit plus et il va envoyer, sous un pseudonyme, un scénario pour les aventures de Blake et Mortimer. À qui l'envoie-t-il? À l'auteur avec lequel il travaille, puisque cet auteur est scénariste. Et l'auteur de dire : « J'ai reçu un scénario... Ce type est un fou furieux, il faut qu'on le rencontre. » À partir de là, il est piégé. Il doit dévoiler son nom. C'est ainsi qu'Yves Sente est devenu un grand scénariste de Blake et Mortimer. Aujourd'hui il a quitté la maison, puisqu'il est d'abord et surtout un scénariste. Il s'est accompli dans l'entreprise avec sa propre vocation, mais l'entreprise doit laisser aussi émerger ces vocations-là. Si elle ne le fait pas, elle est castratrice.

*Je suis très sensible à ton message. Toute ma mission de coach consiste à accompagner chacune et chacun vers une double étoile : celle de l'autonomie et celle de la responsabilité. Pourquoi? Parce que plus tu es autonome et responsable, moins tu pèses sur les autres et sur la planète. Aujourd'hui il est de notre responsabilité de ne pas peser sur les autres et évidemment d'alléger la planète. Est-ce un risque de chance d'être le fils d'un résistant de la première heure en 1940?*

Mon frère aîné a dix ans de plus que moi, il est né en 1950, donc seulement cinq ans après la fin de la guerre. Mais la guerre est finie et appartient déjà à l'histoire. Il y a une rupture. Nous ne sommes plus du tout de cette époque-là. Je suis né en 1959 et notre père ne nous a jamais vraiment parlé de la Résistance. La plupart des résistants n'avaient d'ailleurs aucune envie de revenir sur cette période. J'ai connu mon père surtout comme homme politique. Rémy Montagne était déjà député quand je suis né, puisqu'il a été élu en 1958. C'était une personnalité forte. Il a quitté la politique en 1981 et s'est lancé dans la construction d'un groupe d'édition. Je l'ai rejoint en 1986, au moment où il posait la première pierre de ce qui s'appelle aujourd'hui Média-Participations. J'ai beau avoir 26 ans à l'époque, je n'ai pas du tout la même formation que lui. Il était avocat, moi je suis plutôt gestionnaire formé à Dauphine. Or non seulement nous nous sommes très bien entendus, le décalage d'âge étant important, mais à aucun moment je n'ai été écrasé ou impressionné. Mon père était un juriste très cultivé, très européen. Comme tous les résistants, il avait conscience de ce que son expérience de guerre avait apporté : la volonté déterminée de construire l'Europe. Sans

aucun état d'âme, je dois dire que je suis particulièrement attaché à cette volonté. Il y a autant de haine potentielle entre deux villages français un peu reculés qu'entre deux pays européens. Je connais un village de Savoie où, encore aujourd'hui, si un garçon épouse une fille de l'autre village, c'est perçu comme une trahison. Or nous sommes en France ! L'étranger n'est jamais loin ! Il faut avoir en tête cette notion de crainte, et a contrario la volonté de paix. L'Europe est une formidable chance pour tous les peuples qui y vivent, mais elle doit reposer sur la culture et non pas uniquement sur l'économie. Avec les programmes Erasmus, il naît aujourd'hui une jeunesse européenne. La population âgée de plus de 60 ans a du mal à le voir. C'est pourtant une réalité. Il faut aller plus loin dans la logique d'apprivoisement de la culture européenne.

*Est-ce un risque de chance de diffuser la parole chrétienne ?*

Dans l'exercice de mes responsabilités, c'est extrêmement utile. Je suis sensible à l'analyse de Max Weber sur l'esprit du capitalisme et l'éthique du protestantisme. La culture chrétienne du chef d'entreprise est la culture de l'humilité par la remise en cause permanente qu'elle engendre. Si l'on ne se remet pas en cause en permanence, si l'on ne voit pas les conséquences de ses actes à court et à long terme, on ne peut pas progresser. Dans les racines chrétiennes se trouvent tous les fondamentaux qui permettent de construire une civilisation, dans le respect de chaque personne quel que soit son niveau. Ne pas le faire conduit à ne plus considérer que les paramètres financiers, ce qui est destructeur. Il suffit de lire saint Paul aux Galates. « Il n'y a plus ni juif ni grec. Il n'y a plus ni esclave ni homme libre. Il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous ne faites plus qu'un. » La logique de l'homme libre centré sur le Christ vous donne cette incroyable liberté de vous remettre en cause et de vivre dans l'entreprise un certain nombre de valeurs essentielles. J'en prendrai une seule, le pardon. Le pardon, dans l'entreprise, se vit à tous les niveaux. C'est le patron qui se plante et à qui personne n'ose le dire. C'est déjà un problème. Cela veut dire qu'on sait qu'il ne sera pas capable de pardonner ou de demander pardon. Dès lors, tout est vicié : on va contourner les problèmes. Dans une réunion, quand vous êtes dans la logique de ne pas perdre la face – chose que l'on peut comprendre, mais qui vous amène à ne pas dire la vérité –, c'est foutu. Bien sûr, il faut la dire avec beaucoup de respect des personnes, et d'abord par rapport aux faits, au réel. Mais il faut la dire : un fait bien analysé vous

permet d'évoluer. Et la logique du pardon vous permet souvent d'apaiser les relations, parce qu'elle est totalement libératrice.

C'est vrai aussi dans les familles, pas uniquement dans les entreprises ! Mais c'est bien difficile, car c'est encore plus difficile avec les proches. C'est pour cela que dans l'Évangile il est dit : « Aimer son prochain comme soi-même. » Son prochain, ce sont les proches, c'est d'abord la famille et c'est là où c'est le plus dur. Mais je reviens à l'entreprise. Aimer les gens qui sont à des encablures, c'est facile, car il n'y a pas la dimension puissante et affective qui existe dans une entreprise. Chaque personne étant unique avec un parcours unique, si vous arrivez à voir la dimension divine de la personne – je dis « divine », car la dimension unique de la personne touche à la transcendance – eh bien, vous écrasez la hiérarchie. En réalité, dans l'entreprise, chacun apporte à peu près la même capacité de création, si vous savez vous y prendre. Cela n'empêche pas un éditeur génial, un auteur génial, de se détacher du lot, mais chacun apporte en fonction de ce qu'il a reçu et des épreuves qu'il a traversées. Les épreuves, elles aussi, sont formatrices, ce n'est pas vous qui me direz le contraire.

En ce qui me concerne, je ne peux pas dire que j'ai souffert, mais j'ai vécu des moments, dans les premières années du groupe, où je dormais sur la moquette de mon bureau entre 3 h et 5 h du matin, car il fallait que je termine les documents à présenter aux banquiers dans la matinée. Nous avons tous vécu des moments durs et ces moments-là, nous nous les rappelons tous comme ayant été des moments fondateurs. Il y a la fameuse phrase du Christ : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est une phrase très importante, car elle est à la racine de l'éthique, de la façon dont on se comporte. On ne peut pas faire n'importe quoi avec l'argent et l'on ne peut pas faire n'importe quoi non plus avec les personnes que l'on a sous sa responsabilité. Les jeunes que vous cherchez à embaucher – je dis bien : « que vous cherchez », car ce sont des jeunes à potentiel –, une fois que l'on a parlé du job, vous disent tout de go : « Votre entreprise est bien, elle est sympa, mais qu'est-ce que vous faites pour sauver la planète ? »

Lors d'une intervention à Sciences-Po, l'année dernière, je disais aux étudiants : « Vous êtes aujourd'hui les premiers responsables de cette dimension transcendante que vous apportez à nouveau dans le monde. Notre



génération était davantage focalisée sur les performances et sur davantage de profit. Toujours plus. C'étaient les chiffres qu'il fallait respecter. Nous faisons bien notre job, avec le plus possible de respect des personnes, selon les entreprises. Ce n'était pas vrai partout, mais j'atteste qu'il y a beaucoup d'entreprises qui fonctionnent avec une vraie dimension humaine. Mais vous, vous apportez une dimension supplémentaire. Le monde est fini, au sens où il a des limites. Vous voyagez dans un monde qui est un village. Il est un peu énervant de voir les mêmes marques aux quatre coins de la planète, mais nous faisons aussi des rencontres qui nous montrent que chaque personne est différente et aspire pourtant à l'universel. » Cette relation est possible en s'appuyant, beaucoup plus qu'on ne le pense, sur des valeurs de transcendance, parce que chaque personne a envie d'être reconnue pour ce qu'elle est, et pas seulement pour ce qu'elle apporte économiquement. Dans cette relation très personnelle, vous avez une force immense. Une fois que vous avez pris conscience que le monde est un village, vous avez pris conscience que votre frère, qu'il soit proche physiquement ou qu'il soit à l'autre bout de la planète, vit les mêmes risques, les mêmes problèmes que vous et va les vivre de plus en plus. Alors, oui, vous prenez conscience de la fragilité de la planète et vous vous dites : « Mais pourquoi cette planète existe-t-elle ? » Aucun scientifique ne peut affirmer qu'il en existe une autre dans les mêmes conditions. Les facteurs conjugués pour qu'il y ait la vie sur terre, huit ou neuf de mémoire, sont très contraignants. Jusque-là, nous n'avons rien trouvé d'autre. Pourquoi notre planète existe-t-elle ? Je n'ai pas la réponse autrement que dans le domaine de la foi, mais je pose la question, car se la poser c'est déjà entrer dans la transcendance. La religion, c'est autre chose. La transcendance est une dimension que tout honnête homme doit reconnaître.

*Qui es-tu comme magicien et que fais-tu en tant que magicien dans ce monde ?*

La création culturelle est entre les mains de l'homme. La création tout court est entre les mains de l'homme. C'est une réalité. Nous sommes cocréateurs avec Dieu. D'abord par notre capacité à engendrer. C'est une réalité que j'ai souvent rappelée à mes enfants : « Votre liberté est immense, parce que vous êtes au moins autant créés à l'image de Dieu qu'à celle de vos parents. » Donc, le caractère indicible et unique de chaque personne est à reconnaître en permanence. On ne le voit pas forcément, mais il faut en prendre acte, car c'est ce qui donne la liberté personnelle. Cette

liberté donne à son tour une sacrée responsabilité à chacun. On ne peut pas toujours dire : « C'est la faute des autres, de la société. » Non, non, non ! Nous avons chacun une responsabilité importante qui nous interdit de rester dans notre bulle. C'est pour cela qu'il faut observer. C'est un mot que j'aime bien, « observer ». C'est-à-dire regarder le monde tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités. Ce n'est pas virtuel. Cette observation conduit à des constats, à une lucidité sur soi-même (ce qui est sûrement le plus dur), puis sur ses collaborateurs, sur les autres. Être magicien, c'est faire émerger des personnalités. Voir les gens se transformer en trente ans et se déployer est enthousiasmant.

*Qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile dans notre monde ?*

Je ne comprends pas votre question.

*C'est une bonne réponse.*

*Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée » ?*

Je mets d'abord le caractère sacré de chaque personne dans la fragilité, c'est-à-dire dans la reconnaissance de sa fragilité. Un robot, c'est un robot. L'intelligence artificielle donnera le meilleur de l'homme dans le mimétisme. Dans chaque personne, il y a la nécessité du mimétisme, mais aussi celle de la rupture. Le mimétisme est fondamental. Si l'on ne regarde pas comment marchent les autres, on ne marchera pas. Si l'on ne se nourrit pas, on meurt. Tout est construit comme cela dans l'éducation. Un bébé qui hurle, c'est insupportable, vous êtes obligé de le nourrir. Un bébé qui souffre, vous êtes perdu, c'est effroyable. Tout est construit dans la nature – pas seulement dans la nature humaine – pour qu'il y ait une forme de croissance par mimétisme. Mais le propre de l'homme est la logique de rupture, et c'est fondamental. Il faut les deux : le mimétisme et la rupture.

Ce que je crains, concernant l'intelligence artificielle par exemple, c'est que le mimétisme qu'elle va produire conduise à des prolongements d'une puissance extraordinaire, et que l'homme laisse faire ce mimétisme. L'homme est un peu paresseux par nature. Il a la nostalgie d'un âge d'or, d'un âge d'abondance dans lequel il n'aurait rien à faire. Or il ne faut surtout pas tuer cet esprit de rupture, qui est le plus difficile à mettre en

œuvre, et qui s'appelle la création. La création, c'est le regard neuf que l'on pose sur les gens. Comment les fait-on grandir? Comment imagine-t-on la transformation d'une personne? Logiquement, une mère de famille n'a d'yeux que pour ses enfants, et elle va voir le potentiel de chacun de ses enfants là où aucun professeur, aucun psychologue n'est capable de le voir. Il existe des milliers d'exemples de jeunes arrivés à l'âge adulte dont nul ne pariait sur leurs capacités. La seule qui y a cru est leur mère. C'est comme ça. C'est sans doute parce qu'elle les a mis au monde, ce qui est un acte de cocréation considérable. Le sens, le goût de la création est probablement ce qu'il faut le plus faire naître dans le cœur de chacun, dans les décennies à venir. C'est d'abord un acte d'Amour. L'auteur crée souvent dans la douleur et la contrainte, mais dans la douleur et la contrainte il y a une forme d'Amour. D'ailleurs, un accouchement sans douleur, ça n'existe pas.

*Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer?*

Rien. C'est un peu provocant, mais c'est ce que j'ai envie de vous répondre. Parce que c'est précisément là que la rupture est nécessaire. La création doit se nourrir des acquis, mais elle doit être force de rupture.

*As-tu un défaut dont tu souffres?*

Oui, le bégaiement. C'est certainement quelque chose dont je n'aurais jamais parlé il y a quelques années, mais si j'en parle, c'est parce que je l'ai assumé. C'est un défaut qui vous bloque dans une prise de parole, alors que vous pourriez dire des phrases vraiment adaptées et puissantes. L'émotion est telle que vous n'allez pas les dire. On peut aussi considérer cela en positif : quelquefois, j'ai été contraint de me taire et c'était plutôt une bonne idée!

*Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ce défaut à ton avis? Si l'on peut considérer le bégaiement comme un défaut.*

Ce qu'il y a de très positif, c'est que je vois tout de suite les gens qui portent attention à ce que je dis. C'est très, très mécanique. Il y a des moments où je me sens très à l'aise pour parler, en fonction de la qualité de

la réceptivité de la personne en face. C'est ce défaut qui m'a le plus marqué dans ma vie. Maintenant, si vous êtes entrepreneur et que vous aimez le risque, ce n'est pas une chose qui vous freine pour faire ce que vous avez à faire. Cela ne m'a jamais freiné.

*Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?*

Il est difficile de ne pas avoir de mentors. En même temps, je ne peux pas vous citer, de but en blanc, une personne en particulier. J'écoute beaucoup, j'aime bien butiner. Beaucoup de gens disent des choses très sensées, très puissantes et c'est à nous de faire notre miel de ce qu'ils nous apportent. On s'enrichit de leur profondeur, de leurs sentiments, mais il faut rester libre.

*Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?*

(Rire) Un stage ? J'aime bien l'expression. Je pense que l'éternité est déjà commencée et que le passage de l'autre côté n'est donc qu'une marche. Donc, d'une certaine façon, ne pas voir cette continuité, c'est se priver de la communion des saints, se priver de tout ce qui fait la puissance de verticalité en chacun de nous. Nous parlions de transcendance. Cette dimension-là, je la rencontre dans toutes les civilisations que je croise, on peut toujours la rencontrer, à condition de dépasser le discours convenu et d'avoir envie de s'intéresser à la personne.

*Faut-il tout oser demander dans la vie ?*

Oui. Mais pour cela, je ne suis pas bon. J'ai probablement été élevé avec trop de réserve. J'ai l'esprit d'escalier, souvent je me dis : « J'aurais dû lui demander ceci », ou : « J'aurais dû faire cela. » Avec le temps, on finit par oser. L'expérience fait que l'on vous écoute davantage, donc on peut davantage s'exprimer. J'ai raté des opportunités de parler avec des personnalités qui se seraient pourtant bien prêtées au jeu. C'est mon défaut, c'est un autre défaut.

*Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?*

Parce que la vie engendre des rencontres, et quand quelqu'un que vous aimez bien vous sollicite pour recevoir une de ses connaissances, ma porte

est toujours ouverte. Chef d'entreprise depuis trente ans, je me suis toujours dit : « Oh là là, si un jour j'étais au chômage... » Je n'ai jamais refusé de recevoir une personne au chômage. Même si je n'en ai pas vraiment le temps, il faut le faire, car je sais à quel point la privation du travail est destructrice de la personnalité. Donc, que quelqu'un puisse dire : « J'ai été bien reçu par telle personne, elle m'a donné du temps, et ce n'était pas simplement cinq minutes », c'est très important. Je pourrais dire que c'est mon côté généreux, mais en réalité je reçois toujours beaucoup à chaque rencontre, évidemment. On le sait bien.

*Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?*

La bienveillance.

*Mon risque aura été de partager ce moment avec toi, pardon, vous, aujourd'hui... Merci du fond du cœur  
Avez-vous une question ?*

On peut peut-être finir justement sur le tutoiement ? Je te remercie.

*C'est adorable, merci beaucoup, beaucoup. C'est très fort.*